n.° 38

Tome 60.

n.° 38

APERÇU
SUR
DIVERSES MALADIES
QUI PEUVENT AFFECTER LES FEMMES
A L'AGE DU RETOUR.

Tribut Académique,

Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 22 Juin 1816;

PAR

JEAN-ANTOINE-PLACIDE JAUMES,

De VIAS, département de l'Hérault,

Ex-Chirurgien au 6.e Régiment d'Artillerie à pied, Bachelier ès lettres.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN CHIRURGIE.

Principiis obsta : serò medicina paratur,
Cum mala per longas convaluere moras. OVID.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, n.° 62.

1816.

A

MONSIEUR BOURGUET,

Médecin-Opérateur, et mon premier Maître.

Daignez accueillir favorablement ce faible hommage offert par la reconnaissance au mérite et au savoir.

Au meilleur des Pères,

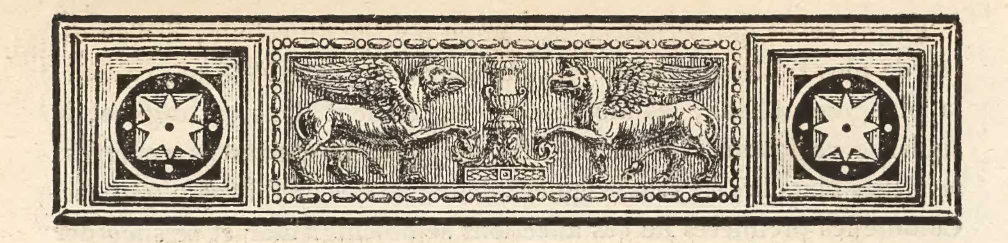
A la plus tendre et à la plus chérie des Mères.

Vous qui n'avez jamais cessé de me combler de bienfaits, qui vous êtes imposés toutes les privations pour mon bonheur, vous dont la tendre sollicitude à mon égard n'a point eu de bornes; que vos noms tracés à la tête de cet opuscule vous attestent qu'ils sont de même gravés dans mon cœur.

A mon Frère et à ma Sœur.

Agréez, mes meilleurs Amis, les expressions d'amitié que vous offre un Frère qui n'a jamais cessé de vous chérir.

J. A. P. JAUMES.



APERÇU

SUR

DIVERSES MALADIES QUI PEUVENT AFFECTER LES FEMMES A L'AGE DU RETOUR.

POURQUOI faut-il que l'organe de la génération, chez la femme, soit livré à des désordres extrêmes, lorsqu'à l'âge du retour il devient inutile? Par quel malheur arrive-t-il qu'une mère qui voit croître ses enfans autour d'elle, ne puisse les contempler qu'en souffrant, et que des douleurs atroces, des inquiétudes profondes, viennent troubler des instans de charme et de bonheur!

La nature, qui paraît avoir voulu favoriser la compagne de l'homme en lui donnant une délicatesse dans les sensations, une sensibilité, une vivacité au-dessus de tout, paraît l'abandonner et souvent la livrer à une foule de maladies, la plupart incurables, à l'époque où elle tend vers la vieillesse. Ce n'était pas assez qu'elle eut souffert pendant la grossesse, dans l'accouchement, au temps de la lactation; qu'elle eut supporté les peines qu'exigent les premiers soins qu'elle devait donner à ses enfans; qu'elle les eut vus se multiplier dans les sollicitudes que lui avaient procuré les fréquentes maladies de l'enfance: à la suite de tant de maux, elle en éprouve quelquefois de bien plus cruels, lorsque des maladies particulières viennent l'affecter.

Parmi celles qui accablent la femme à l'âge du retour, il n'en est pas de plus tristes que celles qui ont leur siége dans l'utérus; ce sont: la phlogose utérine, les ulcères qui se forment dans cet organe, le squirrhe variqueux, le cancer, les polypes, les pertes immodérées, les fleurs blanches, le renversement de la matrice ou du vagin, etc. etc. Comme les premières de ces affections semblent s'unir et se succéder très-souvent, je désire m'arrêter à la considération des causes qui leur donnent lieu, des symptômes qui les caractérisent, des signes qui les manifestent, des conséquences qui en dérivent, et du traitement qui leur convient. Heureux! si, par mes efforts, je puis mériter l'approbation des savans Professeurs qui doivent juger mon intention et mon travail.

Les recherches faites sur l'état de l'utérus après la cessation des règles, ont prouvé que cet organe, habitué depuis long-temps aux évacuations menstruelles, était disposé à recevoir une impression phlogistique, lorsqu'elles devaient cesser pour toujours. Il est facile de concevoir qu'un corps spongieux tel que la matrice, fourni de vaisseaux extrêmement multipliés, habitué à un état pléthorique qui se renouvelait chaque mois; qui, dans le temps de la grossesse, recevait une si grande quantité de sang pour le transmettre au fœtus; qui, après l'accouchement, éprouvait une hémorrhagie qui durait jusqu'à ce qu'elle se fût assez contractée pour retourner bientôt dans son premier état; il est facile, dis-je, de concevoir que, dans l'âge du retour, il doit survenir des hémorrhagies brusques et abondantes, quelquefois une inflammation aiguë ou chronique; mais si la femme éprouve la malheureuse influence d'un vice dartreux, scorbutique, écrouelleux ou cancéreux, alors il survient à cet organe des affections extrêmement fâcheuses, et contre lesquelles viennent échouer fort souvent les moyens le plus sagement administrés.

Si le sang abonde dans la matrice, sans cependant produire des hémorrhagies, s'il y séjourne comme dans un état de stase, de manière à engorger la membrane interne de cet organe, il doit en résulter un état inflammatoire, surtout si le système nerveux éprouve quelque irritation: alors il se déclare une maladie que les nosologistes

ont appelée *métritis*, qui peut être regardée comme aiguë lorsqu'elle survient après l'accouchement, et que Cullen, ainsi que Sauvages et Sagar, ont regardé comme pyrexie, avec chaleur, tension, douleur et tumeur dans la région hypogastrique, accompagnée d'une sensibilité exquise au col de l'utérus et de vomissement; mais cette affection devient chronique à l'âge du retour, comme l'observe Gardien. C'est sous ce dernier rapport que je vais la considérer. Si à cet engorgement sanguin se joint l'action désorganisante d'un vice préexistant, alors la phlogose se termine par la suppuration, et de là l'ulcère de la matrice. Si à cette exulcération se joignent de fortes affections du système lymphatique, alors les parties déchirées par l'ulcère s'organisent en squirrhe que l'on voit presque toujours arriver à la suite de l'ulcère, ainsi que l'a observé M. Dupuytren; et alors la matrice semble perdre une partie de sa sensibilité: mais si à ces états s'unissent diverses affections nerveuses, alors la sensibilité s'exalte et le cancer se forme. Je désire que l'on me pardonne cette explication, qui serait bien plus satisfaisante s'il nous était possible de connaître, et la nature, et la manière d'agir de ces vices qui trop souvent affectent les femmes et se manifestent par leur impression sur la matrice.

La métrite chronique s'annonce par un état d'irritation vive dans l'organe de la génération, par des douleurs vagues à la région hypogastrique, par des rougeurs et une certaine phlogose aux parties externes de la génération, accompagnées d'un prurit importun. A ces symptômes se joignent quelquefois une pléthore générale annoncée par des bouffées de chaleur; le visage est rouge; il survient des ophthalmies rebelles, de fortes affections nerveuses, des morosités.

M. Gardien, qui ne considère dans cette maladie que le mauvais état de l'utérus, dit *que le toucher peut aider à établir le diagnostic de cette affection: le doigt porté dans le vagin*, ajoute cet auteur, *apprend que tantôt le corps, tantôt le col de cet organe sont douloureux.* Mais peut-on, par ce moyen, s'assurer de l'état phlogistique de la matrice, et surtout de la métrite lente? Comment, en touchant le museau de tanche, peut-on reconnaître que le corps

est affecté ? Serait-ce par la sensation qu'éprouve la femme ? mais elle peut avoir lieu dans l'état de santé. Ce que je dis du corps de la matrice est applicable à l'affection du col de cet organe, puisque le doigt ne peut pas parvenir au-delà du museau de tanche : ainsi l'on voit que le toucher ne peut être d'aucune utilité pour reconnaître la métrite chronique. Cette maladie dure quelquefois pendant deux ou trois années: dans cet intervalle, le bas-ventre se gonfle et devient un peu douloureux ; la malade éprouve une douleur constante qu'elle rapporte à la région qu'occupe la matrice, qui d'ailleurs acquiert un volume plus considérable que dans l'état naturel ; il arrive quelquefois des pertes ichoreuses , sanguinolentes, qui augmentent les douleurs ; alors la malade éprouve des insomnies, des fatigues au dos, aux aines, des éruptions cutanées , des taches rougeâtres, quelquefois des bourgeons au visage, d'autres fois les hémorrhoïdes paraissent et fluent, sans cependant occasioner aucun soulagement.

En général, les femmes regardant leur état plutôt comme une indisposition passagère , que comme une maladie qui peut produire des évènemens bien fâcheux , se négligent, oublient de faire part de leurs affections, et se disposent à la formation de l'ulcère qui arrive d'autant plus sûrement , qu'un vice tel que le syphilitique, l'écrouelleux ou le cancéreux, ont déjà leur existence dans les fluides ou dans les solides du corps, et agissent sur un organe déjà disposé à recevoir leur impression. Alors se déclarent des douleurs très-vives qui s'exaspèrent par le coït ; le col de l'utérus se gonfle considérablement ; il coule de l'intérieur une substance puriforme, comme ichoreuse ou sanguinolente ; l'ulcère s'étend du fond au corps de la matrice et jusqu'au col ; il ronge, décompose, désorganise tout l'intérieur de cet organe, qui prend un plus grand volume ; sa sensibilité s'exalte ; la douleur est continuelle ; la malade ne peut point se livrer au repos, éprouvant une douleur sourde, inquiétante et continuelle ; dans cet état la matrice se distend au point d'occuper toute la cavité du petit bassin, et quelquefois elle s'élève jusqu'au nombril : les dissections ont fait apercevoir la surface intérieure inégale, fongueuse, putride et mollasse, répandant une odeur extrêmement fétide. Lorsque l'exul-

cération a fait certains progrès, les bords de l'ulcère deviennent épais, inégaux, boursoufflés, mais durs et compactes, et c'est alors que commence le squirrhe. Cet état d'induration est, selon Gardien, toujours la suite de l'exulcération de la matrice; selon d'autres, il précède l'ulcère; c'est d'après cela qu'on l'a divisé en primitif et consécutif.

On peut reconnaître la formation du squirrhe en introduisant le doigt index dans le vagin; si le col de la matrice est affecté, il est facile de le reconnaître à son volume, à sa dureté, à certaines inégalités que l'on sent avec le doigt; si le squirrhe occupe le fond ou le corps de la matrice, on le reconnaît par le volume de cet organe, en posant une main sur le bas-ventre et en touchant le col avec le doigt que l'on a introduit dans le vagin; un poids incommode, déterminé par le volume de l'utérus, fatigue continuellement la femme, surtout lorsqu'elle est debout; elle marche péniblement et redoute de se livrer au coït: à cet état se joignent la maigreur extrême de tout le corps, la bouffissure, la pâleur et quelquefois l'hydropisie ascite. Le squirrhe primitif occasionne peu de douleurs, mais celui qui succède à l'ulcère est toujours plus douloureux; il occasionne des difficultés d'uriner, des engourdissemens aux extrémités inférieures, des crampes, ainsi que des lassitudes, des douleurs aux cuisses et aux plis de l'aine.

Le terme de cette maladie est très-souvent le cancer, que l'on reconnaît aux douleurs atroces qui ne laissent que de très-petits intervalles; la malade ressent dans l'utérus comme des piqûres qui seraient faites avec un grand nombre d'instrumens extrêmement aigus, tels que des épingles. On sent par le tact, sur le col de cet organe, des irrégularités fongueuses, des sinuosités, des végétations putrides, d'où découle une liqueur sale et fétide; la malade éprouve des douleurs vives dans le bas-ventre et aux lombes, des exacerbations pendant la nuit; elle sent des besoins pressans d'uriner ou pour rendre les excrémens; les selles sont pénibles; l'humeur qui s'écoule du vagin est non-seulement ichoreuse et fétide, mais elle est mêlée de pus, de stries de sang ou de flocons charnus et putrides; les matières ressemblent quelquefois à de la lie de vin; l'érosion qui a lieu dans

cet organe occasionne des hémorrhagies abondantes; les vaisseaux augmentent de volume comme dans l'état squirrheux, et survivent, comme l'observe Gardien, à la désorganisation de la matrice, puisqu'ils produisent l'hémorrhagie, lorsque tout le parenchyme est entièrement décomposé et dans un état très-irrégulier; les parties qui environnent la matrice, telles que la vessie, le rectum, le vagin, sont excoriées, parsemées d'inégalités et de duretés; l'inflammation les attaque et elles entrent dans une sensibilité extrême, quelquefois excoriées ou percées; les matières stercorales et les urines se mêlent dans le vagin, ce qui occasionne un état hideux et un désordre total; les souffrances sont portées à leur comble, et se terminent par la mort.

Les causes de ces maladies sont prédisposantes ou déterminantes: les premières sont, le tempérament mélancolique, les diathèses écrouelleuses ou cancéreuses, la présence des virus syphilitique, scorbutique, dartreux, etc.; les dernières proviennent d'une foule de circonstances tirées de l'air, des alimens, des boissons, et surtout des passions. Le tempérament mélancolique, chez les femmes, est ou naturel, ou acquis; le premier s'observe chez celles qui ont une taille assez élevée, le visage maigre et pâle, les cheveux châtains, tout le corps sans embonpoint, l'air sérieux et rêveur, le regard incertain, les passions exaltées, l'esprit romanesque, les facultés intellectuelles très-développées, une certaine inconstance au travail, une obstination continuelle, on pourrait même dire de l'entêtement sur une opinion qu'elles ont conçue; elles sont sujètes aux affections hystériques, aux spasmes, aux convulsions. Le tempérament mélancolique acquis vient de l'éducation physique et morale: une trop grande délicatesse dans les manières de se nourrir, l'habitude à des idées sombres, l'éloignement des objets de dissipation, des chagrins profonds et continuels, une gêne forcée, peuvent amener à la mélancolie des personnes le plus heureusement nées et du tempérament le plus gai. Tous les auteurs s'accordent à reconnaître que les femmes à tempérament mélancolique naturel sont en général peu ou mal réglées, ce qui fait que la matrice ne remplit ses fonctions qu'avec la plus grande peine; il en est même qui ne sont jamais réglées:

celles qui sont arrivées dans ce tempérament par diverses circonstances, éprouvent des lipothymies, des tournoiemens de tête, des syncopes, des maux de cœur, et surtout des écoulemens blancs, tels que la leucorrhée ou l'amenorrhée, ce qui dérange singulièrement les évacuations menstruelles.

Les femmes qui arrivent à l'âge du retour avec une telle disposition, n'ont besoin que de la moindre cause déterminante pour donner lieu aux maladies que j'ai déjà énumérées. La diathèse scrophuleuse est coexistante avec l'organisation, et n'abandonne les individus qu'à la mort. Ce vice produit une foule de phénomènes dans l'enfance comme dans l'âge adulte, au plus beau de l'âge comme à l'approche de la vieillesse. Les personnes écrouelleuses ont la peau blanche, le visage régulier, la taille ordinaire, les facultés de l'esprit assez développées, quelquefois la lèvre supérieure est plus grosse que l'inférieure; elles sont sujètes à des glaires qu'elles rendent par la bouche, ce qui fait que leur parler est un peu gras.

Pourrons-nous admettre une diathèse cancéreuse? La nature de cette maladie est si cachée, ce vice se combine si bien avec les systèmes lymphatique, sanguin et nerveux, que l'on ne peut avoir aucune donnée satisfaisante sur cet objet: nous pouvons en dire autant des vices syphilitique, scorbutique, etc. etc.

Les causes déterminantes de ces affections se trouvent, 1.° dans tout ce qui entoure le corps; 2.° dans la nature des substances destinées à la nutrition; 3.° dans la manière de couvrir le corps; 4.° dans tout ce qui peut le débiliter ou l'exciter, provenant des facultés intellectuelles, etc.

On observe qu'un air froid et humide est très-nuisible, qu'il n'excite point la transpiration, comme celui qui est chaud et sec, d'où il suit que la vie sédentaire, comme on le voit chez les femmes des grandes villes, est préjudiciable, en ce qu'elles sont, par une habitude continuelle, dans des appartemens où les rayons du soleil ne donnent pas directement, et qu'elles se forment une atmosphère particulière en se procurant des demeures froides et humides dans l'été, quelquefois trop chaudes en hiver, mais toujours humides. L'habitude où sont certaines

femmes d'être peu couvertes dans les saisons froides et variables, peut aussi déterminer les maladies dont j'ai parlé, parce qu'elles sont sujètes au catarrhe et par suite à l'épaississement des humeurs, à la rigidité des fibres, d'où suit le développement des vices prédisposans.

Les alimens gras, laiteux, farineux, les boissons spiritueuses, l'usage continué du vin, du vinaigre, et de diverses substances acides, peuvent encore déterminer ces mêmes maladies, comme il est prouvé par une observation constante.

Mais ce qui tend surtout à les produire, c'est l'abus dans les passions ; elles énervent l'âme, attristent l'esprit, affaiblissent le corps après l'avoir trop excité ; de là, des spasmes, des constrictions, des engorgemens ; le corps de la femme, comme celui de l'homme, se forme mieux dans le travail que dans le repos ; il dégénère dans l'inaction et s'avilit par la paresse : la vie aisée est plus préjudiciable en cela que la médiocrité ; en courant à une vie délicieuse, les hommes creusent leur tombeau, les femmes se préparent à des maladies affreuses.

TRAITEMENT.

Lorsque les signes de la métrite chronique sont bien reconnus, d'après l'examen réfléchi de tous les symptômes, on doit se hâter d'administrer les moyens convenables ; il y a deux indications à remplir dans ce cas : la première est de faire disparaître l'inflammation ; la seconde est de transporter, sur des parties moins essentielles, l'état fluxionnaire qui depuis long-temps s'est fixé sur l'utérus. On remplit la première indication par des moyens généraux ou locaux : les premiers sont, la saignée, les bains, les boissons délayantes et rafraîchissantes etc. ; les seconds sont, les sangsues, les bains de siége, les fomentations, les injections, etc. La saignée ne peut être administrée indifféremment chez toutes les femmes attaquées de cette maladie ; elle convient seulement lorsque le tempérament sanguin prédomine, lorsqu'il y a un état pléthorique et que des pertes abondantes ont précédé l'inflammation ; la saignée serait dangereuse pour celles qui seraient extrêmement

nerveuses ou *mélancoliques*. Les bains conviennent éminemment pour tempérer l'irritation de la matrice; il faut qu'ils soient dans une température moyenne et à la portée de la malade; ils doivent être faits d'abord avec la décoction de plantes émollientes, et ensuite avec des feuilles d'oranger, ou de fleurs de tilleul, afin de corriger une trop grande exaltation nerveuse, surtout si la femme était naturellement hystérique.

Les boissons délayantes et rafraîchissantes doivent être faites avec la décoction de chiendent, d'orge, de pariétaire, de poirée, de mauve ou de guimauve; le petit-lait, pris pendant long-temps, est encore très-utile, surtout si l'on y joint quelques grains de *nitrate de potasse*. Les sangsues appliquées à la région hypogastrique, à la vulve, aux plis de l'aine, peuvent être d'un grand secours pour diminuer l'abord du sang vers la matrice; mais il ne faudrait pas trop insister sur ce moyen, parce que l'on augmenterait la congestion en habituant le sang à se diriger vers ces régions: aussi Gardien observe-t-il qu'il n'avait pas toujours réussi, que même souvent il avait exaspéré l'affection de la matrice. Les demi-bains conviennent mieux, ainsi que les fomentations émollientes, les linimens, les embrocations faites avec des substances huileuses, etc.

Les injections émollientes et légèrement astringentes peuvent être administrées avec succès; mais il ne faudrait pas trop insister sur leur usage, parce qu'elles pourraient rendre la matrice calleuse et disposer au squirrhe, surtout si la malade avait une disposition aux écrouelles ou au cancer.

On remplit la seconde indication par l'application des vésicatoires, du cautère potentiel, des ventouses, etc. Dans le principe, il convient de poser un vésicatoire au bras; mais si, comme l'observe Barthez, la fluxion avait lieu depuis long-temps, il faudrait l'appliquer à une des cuisses, car alors il agirait comme dérivatif (1): il faudrait l'entretenir pendant long-temps; on pourrait y suppléer

---

(1) Mémoire sur les fluxions.

par les ventouses sèches placées à la région intérieure des cuisses et souvent réitérées; les bains de pieds sinapisés pourraient encore être employés avec beaucoup d'avantage; mais afin de déterminer une dérivation heureuse, on devrait établir un ou deux fonticules aux extrémités inférieures; car les humeurs trouveraient non-seulement un écoulement facile, mais encore ce point fluxionnaire attirerait toute l'affection de l'utérus, et la transporterait dans un endroit qui ne serait pas dangereux pour la malade.

Mais si la phlogose utérine avait été négligée, et les remèdes mal administrés, que les douleurs vives, les pertes réitérées et surtout l'écoulement du pus annonçassent la présence de l'ulcère à la matrice, il faudrait employer un traitement relatif à cet état. Mais il convient d'examiner : 1.° quel est le tempérament de la malade; 2.° le vice prédominant chez elle, afin de reconnaître les indications et les contr'indications. Les considérations sur le tempérament doivent décider sur l'administration des bains, et sur la nature des injections à faire jusque dans l'utérus; je ne parle pas de la saignée ni des sangsues, parce que ce serait des moyens inutiles dans la position où se trouve alors la malade; on doit s'occuper de déterger l'ulcère et de diminuer l'intensité des douleurs. Les injections souvent répétées doivent être faites, d'abord avec des plantes émollientes et détersives; on peut les faire avec des eaux thermales, surtout sulfureuses, parce qu'elles agissent alors comme détersives; j'en dis de même des eaux ferrugineuses ou salines, mais les premières conviennent mieux; on a conseillé encore le suc exprimé de carotes comme un des meilleurs détersifs et cicatrisans. Afin de tempérer la douleur vive qui fatigue extrêmement, on pourra injecter d'abord avec du lait, ensuite avec la décoction de têtes de pavot, ou avec le laudanum liquide de Sydenham, à petite dose, dans un véhicule approprié; enfin, on peut en faire avec la décoction de morelle, de bella-dona, de jusquiasme, etc.

Dans la vue d'opposer une substance antiseptique à la dégénération putride, on injecterait avec la décoction de quinquina, avec des acides mitigés, avec des baumes. M. Alphonse Leroy, dit Gardien, conseille des injections avec la poudre de charbon.

Si cet ulcère tenait à l'action du virus syphilitique, on n'a pas besoin de dire qu'il faudrait d'abord employer les remèdes généraux, et surtout mercuriels, afin de corriger parfaitement l'action de ce virus, après quoi on ferait des fumigations avec le cinabre, ou des injections avec le muriate suroxigéné de mercure dans un grand véhicule. La malade doit user d'un régime adoucissant, s'éloigner de tout ce qui peut exciter les passions; que si elle arrivait dans un état de consomption, il faudrait ordonner les toniques et même les antiseptiques, joints aux remèdes généraux dont j'ai déja parlé.

Si le squirrhe se forme soit qu'il paraisse avant ou après l'exulcération, le médecin doit se proposer de fondre, de dissoudre les substances qui forment la tumeur, et ensuite les disposer à la résolution, ce qui n'est pas toujours bien facile: ce sont principalement les femmes disposées aux écrouelles ou au cancer qui sont sujètes au squirrhe. Si le col de la matrice est seulement affecté, il est facile de le résoudre; mais si le squirrhe s'étend jusqu'au corps ou au fond, il est bien difficile, j'ai presque dit impossible d'y remédier.

On a vanté, dans ce cas, l'usage long-temps continué de la ciguë en extrait. Stork l'a employé avec le plus grand succès; bien de médecins ont cependant reconnu que cet extrait n'était pas suffisant pour détruire le squirrhe : cette différence dans le succès de cette plante, vient de ce qu'on ne l'emploie pas à assez forte dose. Stork l'avait ordonnée jusqu'à demi-once par jour, en habituant la malade depuis un grain qu'il faisait prendre en commençant le traitement; pour imiter le célèbre praticien, on doit donc commencer par une fort petite dose et l'élever ensuite peu à peu, jusqu'à ce que l'on obtienne une résolution; mais si l'on voyait que la malade fût incommodée, qu'elle éprouvât des tournoiemens de tête, des nausées, des vomissemens, des lipothymies, il faudrait suspendre ce remède pendant plusieurs jours, ordonner des toniques, même le quinquina, et ensuite revenir à l'usage de la ciguë.

On a conseillé l'usage des eaux thermales sur-tout salines, qui

agissent comme désobstruantes et apéritives ; le suc dépuré de fumeterre, de cresson, de chicorée, de scabieuse, de souci des vignes, conviennent également. Il est reconnu que le muriate d'or que M. Chrestien a donné à la médecine, étant administré en friction au bout de la langue ou dans l'intérieur de la vulve, est un des meilleurs fondans connus : cet auteur en a obtenu des effets admirables (1), et les praticiens qui l'ont mis en usage l'ont également reconnu (2). L'application des sangsues, les injections faites avec des substances narcotiques, seraient plutôt dangereuses que favorables : c'est mal à propos que Gardien persiste à la conseiller ; il ne faudrait pas néanmoins négliger les bains généraux et locaux, comme préparant à la résolution.

Mais si le cancer était décidé, si la matrice était désorganisée, quels moyens pourrait-on employer ? Dans le dictionnaire des sciences médicales, à l'article *cancer*, on trouve l'exposition d'une foule de moyens tous parfaitement inutiles contre cette affreuse maladie, et seulement propres ou à tempérer les douleurs, ou à exaspérer les symptômes.

« Lorsque les douleurs sont extrêmement vives, dit l'auteur, « et que le pouls est très-dur, il convient d'appliquer des sangsues « à l'intérieur des cuisses, à l'anus, ou aux lèvres de la vulve ; que « s'il n'y a aucun signe de pléthore, il faut insister sur les antispas- « modiques et les narcotiques. » Mais que peuvent ces moyens ? Je conviens que la solution d'opium administré sous forme de lavemens ou injecté par le vagin, peut procurer un soulagement momentané ; mais que feront les sangsues dans le temps que des carcinomes occupent tout l'intérieur de l'utérus ? Les douches ascendantes, selon la méthode d'Alibert, détergent la matrice, mais ne guérissent ni la suppuration, ni les squirrhosités. Les injections avec l'acide phosphorique, mêlé dans une grande quantité de véhicule, peuvent bien

---

(1) De la méthode iatraleptique.

(2) Dictionnaire des sciences médicales, art. du cancer, du squirrhe.

soulager un instant ; enfin, la pâte arsenicale irrite fort la matrice, sans produire aucun effet avantageux.

L'extirpation du cancer ne pourrait être praticable que dans l'affection du col de l'utérus ; encore même pourrait-on se promettre de réussir ?

On ne peut que louer le zèle des auteurs qui tous les jours cherchent de nouveaux moyens propres à vaincre cette affreuse maladie ; mais jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le vrai spécifique contre le cancer, il est permis de déplorer l'impuissance de l'art de guérir.

Si vous recevez avec indulgence, Messieurs les Professeurs, les efforts que j'ai faits pour vous prouver mon application, je ne pourrai l'attribuer qu'à votre bon cœur, et aux soins que vous prenez pour exciter le zèle dans l'étude d'une science si utile à l'homme, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à le rendre heureux en lui conservant la santé.

FIN.

PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.

M. Antoine GOUAN, *honoraire*.

M. J. Antoine CHAPTAL, *honoraire*.

M. J. B. Timothée BAUMES.

M. J. Nicolas BERTHE.

M. J. M. Joachim VIGAROUS.

M. Pierre LAFABRIE.

M. A. Louis MONTABRÉ.

M. G. Joseph VIRENQUE.

M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.

M. A. Pyramus DE CANDOLLE.

M. Jacques LORDAT.

M. C. J. Mathieu DELPECH.

M. Joseph FAGES.
